

VOYAGE
D'UNE FEMME
AU SPITZBERG

PAR
M^{ME} LÉONIE D'AUNET



PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET C^{ie}
RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

—
1854

élevé cette pauvre maison, posée en face de l'Océan immense ! Havesund, c'est le cap de l'homme sur l'infini de la solitude ! Entre Havesund, où il y a un jour de trois mois et une nuit de trois mois, et le pôle, l'axe du monde, où l'année se partage en un seul jour et une seule nuit, il n'y a que quatre cent cinquante lieues de mer, le trajet que fait un bateau à vapeur en six jours. Derrière Havesund, il y a toutes les habitations de l'Europe ; devant, il n'y a plus que la mer insondable et les glaces éternelles. Quel lieu pour un penseur ! quelle halte pour un croyant !

Havesund est la demeure d'un riche marchand nommé M. Ullique, lequel passe sa vie à échanger de l'huile de baleine contre de l'eau-de-vie et des peaux de phoques contre de la farine. Je dis sa vie, je devrais dire son été ; car, dans cet horrible lieu, dès que viennent les nuits et avec elles les froids, la mer se glace, et toutes communications sont forcément interrompues. Pendant les huit ou neuf mois d'hiver, M. Ullique ne peut que se chauffer et supputer ses produits de l'année. Il faut qu'ils soient bien beaux pour être payés si chers !

Havesund n'est pas seulement un point géographique unique, c'est encore un lieu historique.

Un jour de l'été de 1795, un jeune homme du nom de Froberg, accompagné d'un ami qui prenait celui de Muller, débarqua d'un petit vaisseau

danois et se fit descendre sur la côte près d'Alten ; de là il continua sa route à cheval jusqu'à Hammerfest, où un bateau le prit et le conduisit à Havesund. Arrivés là, les deux amis reçurent l'hospitalité du père de M. Ullique, qui les mena lui-même au cap Nord, but de leur longue pérégrination, et ne les laissa partir que comblés des soins les plus affectueux. Quelques années plus tard, le père de M. Ullique apprenait que ce jeune étranger, dont la distinction et l'instruction lui avaient laissé un souvenir profond, avait un autre nom que celui de Froberg : il s'appelait *Louis-Philippe d'Orléans* ; son compagnon Muller se nommait M. de Montjoye.

Le bon père Ullique resta toute sa vie sous l'émotion rétrospective de l'honneur fait à sa maison, et ses sentiments d'admiration et de sympathie pour le prince d'Orléans le firent élever son fils dans les sentiments les plus enthousiastes pour tout ce qui porte le nom français.

Le prince d'Orléans, devenu roi des Français, n'avait pas non plus oublié la cordiale réception de la famille du marchand d'Havesund, et nous étions chargés d'en consacrer le souvenir, en offrant à M. Ullique un fort beau buste en bronze, portrait et présent du roi des Français.

La famille norvégienne était dans le ravissement.

L'inauguration du buste se fit avec une certaine solennité, au bruit de vingt et un coups de canon,

tirés à bord du bateau à vapeur, des étourdissants hourras des Norvégiens venus de tous côtés, et des petillements du vin de Champagne, dont les bouchons sautaient de toutes parts.

M. Ullique a cinq filles blondes et roses, qui aidaient fort gracieusement leur mère à faire les honneurs de cette petite fête. Les jeunes filles me firent voir la maison dans le plus grand détail, puis me menèrent dans une sorte de petit jardin-serre, moitié abrité, moitié couvert, où on était parvenu à force d'artifices à faire pousser quelques petites fleurs. Je ne craignis pas de dépouiller ce trésor de l'horticulture polaire, afin de tresser une couronne qui devait être déposée par nous sur la tête du roi. Je réunis tout ce qui était fleuri dans le précieux jardin : trois violettes, deux andromèdes à fleurs bleues, quelques boutons d'or, des saxifrages étoilés, une touffe de myosotis ; j'entremêlai cela de feuilles d'oseille et de cochléaria, guirlande un peu trop culinaire, mais faite des seules feuilles vertes qu'on pût se procurer.

Jamais plus humble couronne n'eut des honneurs plus magnifiques. Les Norvégiens étaient émerveillés de voir tant de fleurs, comme ils disaient, et les demoiselles Ullique regardaient avec un égal orgueil leur jardin dévasté et le buste couronné.

En y réfléchissant, ce buste du roi et moi, — moi, qui déjà à Drontheim avais fait voir le pre-

mier visage de Française qu'on eût aperçu en Finmarck — ce buste et moi, dis-je, étions quelque chose d'assez inusité, par ces 71° 10' de latitude. Cependant nous n'eûmes pas les honneurs de l'étrangeté; il y avait là quelque chose, je vous assure, de bien plus imprévu, de bien plus singulier, d'autrement inattendu, que la face coulée en bronze de ce roi, qui cinquante ans auparavant était venu pauvre et proscrit dans ce même lieu; ou la figure d'une Parisienne, qui un jour, en sortant de l'Opéra, s'en était allée explorer les régions polaires. Oui, il y avait là quelque chose d'encore plus impossible. — Il y avait, — je le donnerais à deviner en mille, on n'y arriverait pas! — Il y avait *un perroquet*! Quoi! un perroquet à Havesund, au bout du monde, dans cette glace, dans ces ténèbres? Oui, un perroquet vivant; c'est-à-dire, cela avait bien été un perroquet, mais cela avait presque cessé d'en être un.

Voici comment je découvris la bête :

En visitant la maison avec les jeunes filles, j'aperçus une cage enveloppée de laine, garantie des courants d'air par un petit paravent de bois et posée près d'un poêle tiède. Dans un coin de la cage se tenait de l'air le plus piteux et le plus désolé un volatile suspect; les pattes recroquevillées et goutteuses, le bec écaillé et pâle, les plumes ébouriffées et pendantes, le tout revêtu d'une cou-